

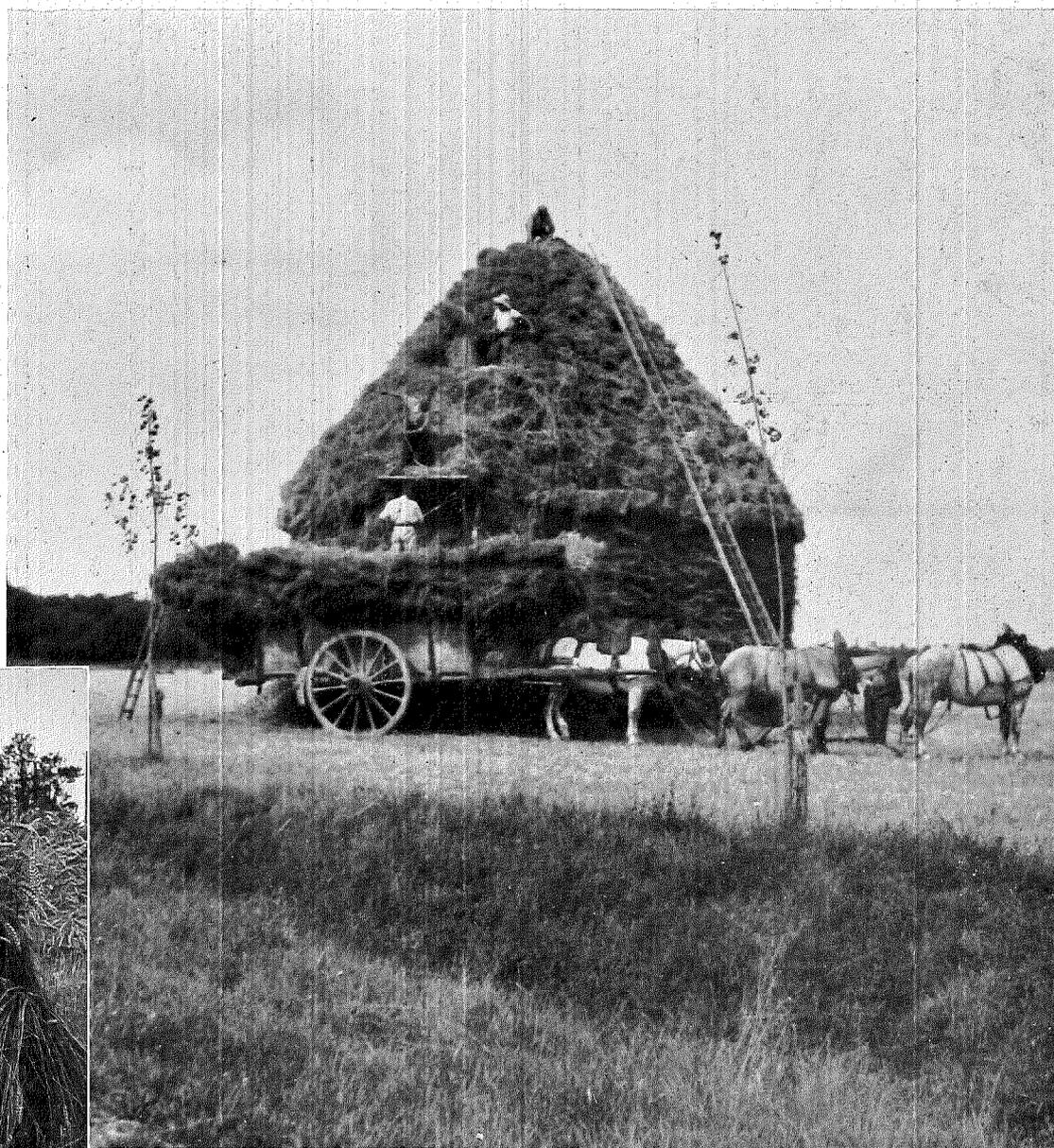


Un champ moissonné dans la plaine de Beauce.

LA BELLE MOISSON DE FRANCE

La terre est une admirable laborieuse qui trouve sa joie et sa beauté dans son travail. Quand les désastres climatiques, gel, grêle ou sécheresse, l'empêchent de réaliser son œuvre, ils la blessent cruellement, et la terre sans récoltes a l'air d'une morte. Mais quelle vie heureuse la terre nous montre quand elle peut mettre dans les paysages la richesse incomparable de ses moissons !

C'est en ce moment le spectacle que nous donnent toutes les plaines de France, où les épis, en cet été, se sont levés forts et pleins. La terre de France de ce mois d'août est une terre d'or. Les blés d'or, ce ne sont pas seulement une chanson ou une image. La terre qui donne tout son blé est une joie et une sécurité pour ceux qui l'habitent, car notre pain est dans notre sol. La moisson, récompense et gloire de l'effort, offre aux hommes la plus simple et la plus radieuse leçon.



Le dressage des meules en Brie.



Une gerbe aux lourds épis

Photographies J. Clair-Guyot.

LA GUERRE EN ESPAGNE

§

Depuis un mois, les opérations militaires se sont poursuivies en Espagne, sans répit, avec, du côté gouvernemental comme du côté franquiste, la mise en œuvre d'un matériel considérable, artillerie, tanks, avions — et de sanglants sacrifices. Les adversaires ont combattu avec acharnement, en dépit de la chaleur torride et malgré les difficultés souvent extrêmes du ravitaillement en des régions sans ressources.

En Estrémadure, du 19 au 24 juillet, les troupes du général Franco sont parvenues à réduire la « poche » de Don Benito, dans la Nouvelle-Castille, entre Badajoz et Ciudad-Real. Après cinq jours de combat, les nationalistes ont occupé la petite ville de Castuera, où se trouvait, depuis septembre 1936, la pré-

fecture gouvernementale de Badajoz. Il semble que la résistance adverse ait été faible, l'ennemi ayant concentré ses plus forts moyens de défense sur les autres fronts. Les troupes du général Saliquet, qui avançaient du nord vers le sud, ont opéré leur jonction avec celles du général Queipo de Llano au village de Campagnaro. Ainsi se trouvait fermée la poche encerclée par les nationalistes, dont le front s'établissait en ligne continue à l'ouest de Don Benito, où les franquistes entrèrent le 25 juillet. Cette bataille de cinq jours fut, avec celle de Malaga, l'une des plus rapides de la guerre d'Espagne. La région occupée marquait une profondeur de 65 kilomètres au delà des lignes nationalistes.

Par contre, sur le front de l'Ebre, les gou-

vernementaux engageaient une violente et audacieuse offensive, appuyée par un matériel considérable. Malgré les terribles réactions de l'aviation adverse, ils réussirent à faire passer leurs troupes de l'autre côté du fleuve et occupèrent une vaste zone s'étendant jusque devant Gandesa. Bientôt d'ailleurs les nationalistes réagissaient et repoussaient leurs adversaires au nord, dans la région de Mequinenza. Mais au centre les combats continuent, acharnés. Par sa violence, par les conditions si particulières de ce combat autour d'un fleuve, la « bataille de l'Ebre » demeurera l'un des épisodes les plus extraordinaires de cette effroyable guerre civile. On en trouvera ci-dessous le récit par un témoin oculaire.

LA BATAILLE DE L'ÈBRE

Le passage de l'Ebre par l'armée de la République espagnole sera un des épisodes les plus curieux de la guerre civile. La traversée d'une rivière aussi large sur un front aussi étendu est incontestablement un fait d'armes extraordinaire, demeuré rare dans l'histoire militaire.

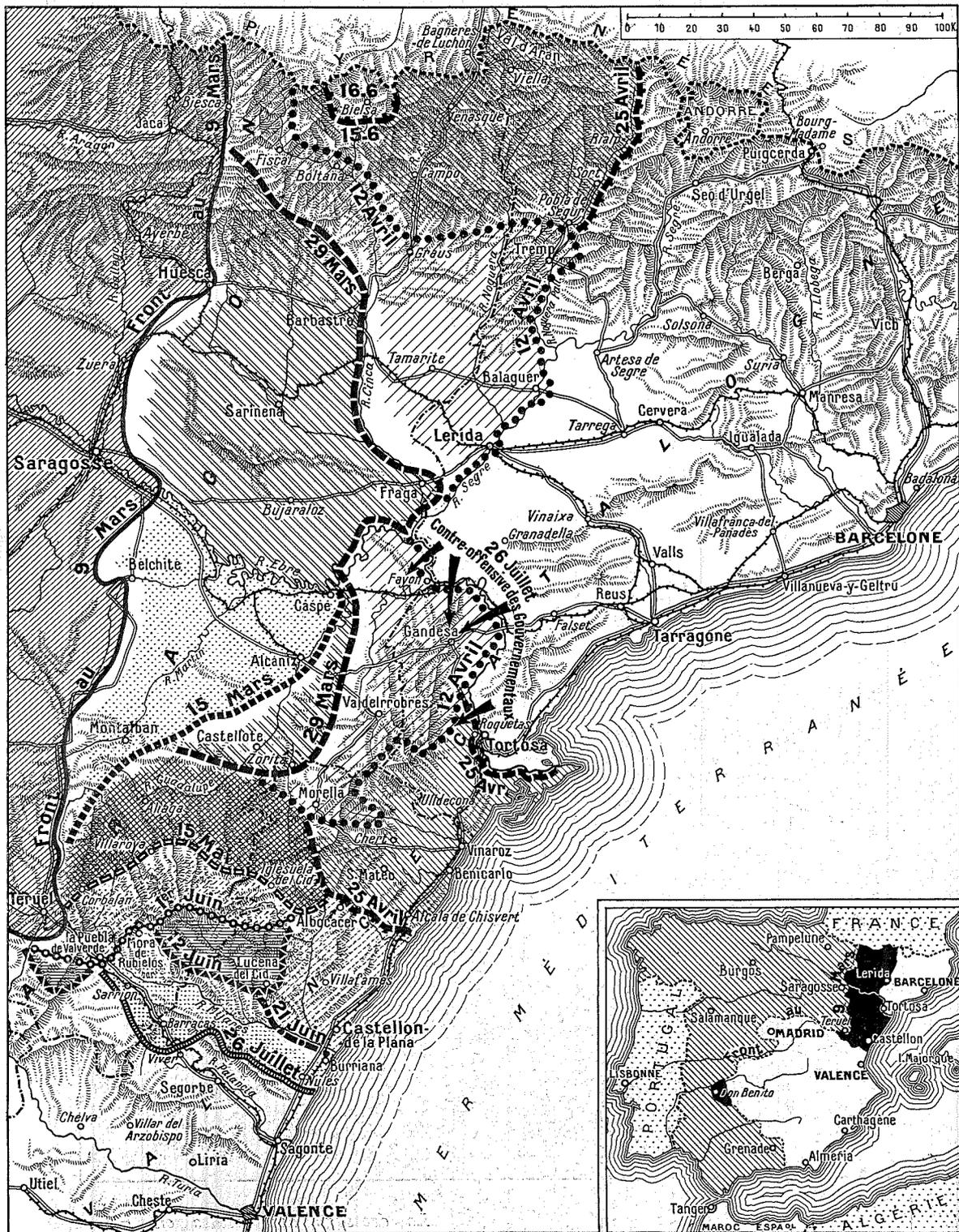
Après leur défaite de mars, les troupes gouvernementales avaient effectué un premier repli jusqu'à la ligne de défense Caspe-Alcaniz. Mais celle-ci avait dû céder à son tour sous l'irrésistible pression des armées du général Franco, appuyées par un énorme matériel. Tandis que les troupes gouvernementales étaient écrasées et mitraillées par les escadrilles constamment actives de leurs adversaires, elles demeurèrent près d'un mois sans voir un seul avion républicain.

C'est précisément devant le village de Gandesa, aux portes duquel on se bat aujourd'hui de nouveau, que s'était livré le dernier engagement important destiné à protéger la retraite de l'armée gouvernementale sur la rive gauche de l'Ebre.

Ainsi arrêtées le long de la Sègre, de Balaguer à Mequinenza et du confluent de la Sègre aux bouches de l'Ebre, les deux armées n'avaient pu, depuis le mois de mars, que s'observer d'une rive à l'autre, les tranchées adverses étant, de part et d'autre, établies dans les roseaux du fleuve. Et nul ne pouvait penser à une traversée possible sous le feu des armes automatiques balayant en champ libre cette nappe d'eau large en moyenne de 150 mètres.

Cependant, le 25 juillet à minuit, les troupes gouvernementales tentaient le passage de l'Ebre entre Mequinenza et Amposta, soit du confluent de la Sègre jusqu'aux bouches du fleuve sur un front de plus de 170 kilomètres.

L'opération fut effectuée dans des conditions d'extraordinaire témérité, mais néanmoins avec une méthode et une précision qui n'ont pu qu'étonner les attachés militaires étrangers de la part de cette armée impro-



Les grandes étapes des offensives nationalistes depuis cinq mois.

Dans le carton en bas à droite, les parties noires indiquent les terrains gagnés par les nationalistes en Estrémadure et sur le front du levant.



Le pont en aval d'Asco, jeté par les gouvernementaux le 26 juillet et détruit par l'aviation nationaliste.

visée dans la guerre et dont les cadres sont presque totalement occasionnels.

Mais l'armée républicaine se forme et ses revers mêmes semblent l'aguerrir. Les dernières opérations montrent bien que la période des « colonnes » formées par les partis politiques combattant isolément, sans liaison utile, est close. On est entré dans la phase de la guerre organisée. La milice peu à peu a disparu pour faire place à une armée moderne, unifiée, disciplinée, organisée selon les règles classiques et commandée par les états-majors que forme la jeune *Escuela popular de guerra*, dirigée à Barcelone par le colonel Guarner.

On lança donc partout des barques, précédées et entourées d'équipes de nageurs, afin d'aborder la rive opposée avec le maximum de surprise.

Au sud, entre Amposta et Tortosa, l'offensive ne réussit pas. L'armée nationaliste était sur ses gardes. Des barques furent coulées à coups de grenades avant d'avoir pu aborder la rive droite. Néanmoins, au prix d'efforts acharnés, les gouvernementaux parvinrent à occuper un espace d'environ 1 kilomètre carré et à pousser une colonne en direction de Santa Barbara, dans le dessein de couper la route de Valence. Mais elle se heurta aux troupes maures et il lui fallut, après un dur combat, battre en retraite, d'ailleurs en bon ordre, et repasser le fleuve.

Mais, par contre, au nord la surprise avait été complète.

A Benifallet, à Mora de Ebro, à Asco, à Flix, l'armée républicaine prenait pied presque aussitôt sur la rive droite et réussissait à y jeter un suffisant désarroi pour que les défenseurs, privés de liaison, soient contraints d'abandonner assez de terrain pour laisser au génie la possibilité de jeter des ponts. Sur les premiers ponts de bateaux, l'infanterie passa en hâte avec un grand nombre d'armes automatiques, apportant un renfort appréciable, tandis qu'on commençait la construction de ponts à pilotis.

Utilisant l'effet de surprise, l'infanterie progressait rapidement à travers la sierra qui s'élève dans la boucle de l'Ebre, et c'est presque

sans rencontrer de résistance qu'elle parvenait à Corbera, aux portes de Gandesa, tandis que la garnison nationaliste, occupant les positions situées dans cette boucle, était presque tout entière prise avec son matériel sans avoir pu combattre.

Mais bientôt les nationalistes réagirent. En faisant appel à leur énorme supériorité en matériel, ils entreprirent d'isoler l'infanterie républicaine en la coupant de ses bases. Incessamment, les avions allemands et italiens s'en vinrent bombarder les ponts établis sur le fleuve, sans que l'aviation républicaine, fort inférieure en nombre, puisse efficacement l'en empêcher. Ils réussissaient à faire sauter presque tous les ouvrages, mais ceux-ci étaient aussitôt rétablis par des équipes de pontonniers parfaitement organisées, selon les méthodes les plus modernes.

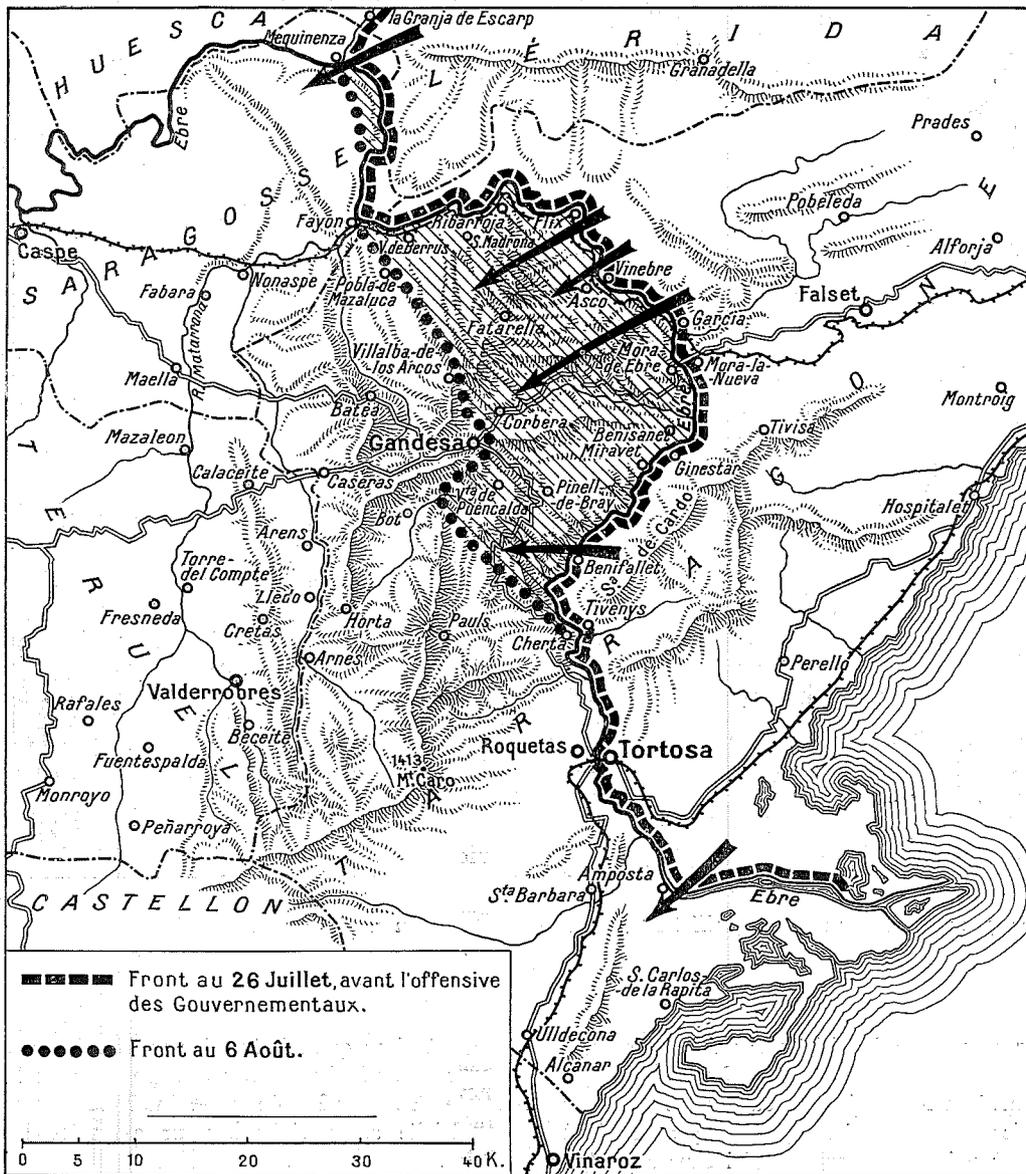
C'est alors que l'état-major nationaliste eut l'idée d'ouvrir les vannes des barrages de la haute Sègre afin de provoquer une crue artificielle assez violente pour emporter les ponts.

Cette manœuvre réussit également, mais le génie de l'armée républicaine reconstruisit en quelques heures de nouveaux passages susceptibles de résister aux hautes eaux. Entre temps, l'artillerie, la D. C. A., les tanks et les camions avaient en masse traversé le fleuve nonobstant les pertes infligées par l'activité incessante de l'aviation. On avait ainsi pu organiser le ravitaillement rationnel des troupes et assurer la défense solide des terrains conquis.

A la date du 7 août, l'Ebre, attaquée sur 170 kilomètres, restait franchie sur près de 125 kilomètres, approximativement entre



Le pont de Flix lancé sur l'Ebre par les gouvernementaux.



Le front rectifié de l'Ebre après l'offensive des gouvernementaux.

Fayon et Cherta. La courbe de l'Ebre était « rectifiée » par un front à peu près droit se dirigeant du nord-nord-ouest au sud-sud-est, passant aux portes de Pobla-de-Mazaluca et de Villalba-de-los Arcos, entourant Gadesa du nord-ouest au sud et se prolongeant à l'est de Bot et de Prat de Compte pour rejoindre le

fleuve au nord de Cherta en face de Tivenys.

Notre confrère, après avoir ainsi résumé ce que fut la « bataille de l'Ebre », a noté, instant par instant, toute une journée passée sur ce front restituant ainsi l'atmosphère spéciale de ce champ de bataille si particulier.

UN JOUR SUR LE FRONT DE L'ÈBRE

2 août 1938. 6 heures. — L'aube commence à pâlir à l'est.

Toute la nuit on a roulé vers l'Ebre, qu'il faut atteindre avant le jour, avant que commencent les bombardements incessants de l'aviation. Dans la sierra, après Reus, des forêts brûlent. Falset était pleine encore d'une odeur étouffante de poudre et d'incendie. L'aviation a fait littéralement sauter la petite ville. Quelques milliers de prisonniers de l'Ebre s'y trouvaient concentrés avant leur évacuation. L'aviation nationaliste a confondu leur foule avec une brigade républicaine au repos et l'a impitoyablement mitraillée.

Dans les premières lueurs du jour on distingue de l'autre côté du fleuve le village d'Asco, étagé sur les pentes de la sierra et dominé par la tour en ruine d'un château. Ici les troupes républicaines ont passé presque sans résistance. Un bac est installé. Il fonctionne un jour sur deux, car un jour sur deux il est détruit par l'aviation. Puis on le rétablit. Les hommes qui sont là, halant sur le câble dans le petit froid du matin, vivent sous les bombes.

La voiture est passée et déjà on perçoit dans l'air limpide du matin le ronflement d'un lointain avion.

A gauche, au fond du ravin, l'Ebre, large et pâle, coule autour d'un pont déjà à demi détruit.

6 h. 30. — Des colonnes incessantes de camions montent vers le front par la route de Gadesa. Ils viennent presque tous du pont de Flix, que l'aviation n'a pu atteindre depuis plusieurs jours.

Une borne : Gadesa, 24 kilomètres. C'est la limite de l'avance républicaine.

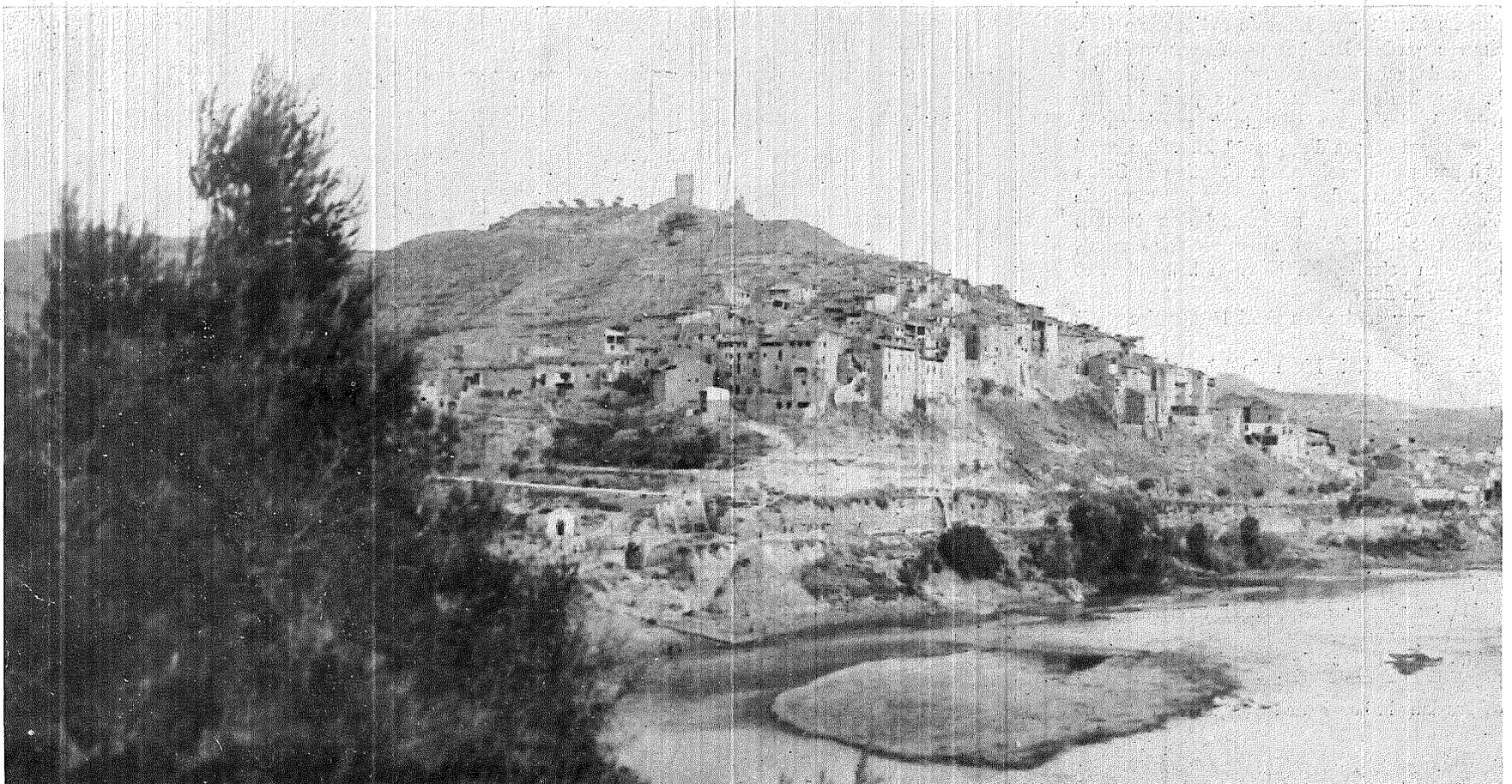
7 heures. — Déjà deux escadrilles rebelles croisent dans le ciel. L'une toute blanche. Des Savoia, dit-on.

La cuisine de la brigade est abritée sous un petit pont, parmi les roseaux. L'auto est camouflée sous des oliviers. On prend le café.

— On est à l'abri ici, dit le cuisinier, un grand Américain blond au large rire.

Une heure après un obus tombe dans la cuisine et le tue.

7 h. 30. — Corbera brûle sous un feu d'artillerie déjà intense. Il faut contourner le village par les oliviers afin de gagner la ligne au



Asco, sur la rive droite de l'Ebre, repris par les gouvernementaux.



L'enfer de l'Ebre : des avions nationalistes survolent sans cesse le fleuve pour détruire les ponts lancés par les gouvernementaux ; dès que la fumée d'un bombardement est dissipée, des barques traversent le fleuve et s'en vont ramasser sur l'autre rive les blessés, qu'elles ramènent à l'ambulance.

point le plus avancé, au nord-ouest de Gandesa. Le soleil est levé. Il fait déjà chaud. Une torpeur moite qui dès le matin fait perler la sueur sur tout le corps. Dans chaque olivier il y a un grillon. Et il y a des oliviers partout, dans toutes les vallées. Tous les grillons chantent, tous les oliviers chantent, toutes les vallées chantent. Le canon tonne et, derrière nous, Corbera continue à brûler.

8 heures. — Gandesa. Dans un repli de terrain, à mi-pente d'une large vallée, le bourg assiégé allonge son profil honnête sur un fond romantique de montagnes déchiquetées, comme peintes à l'aquarelle en bleu profond sur l'horizon bleu clair du ciel. Des rafales d'artillerie déchirent l'air par crises brusques. Puis c'est un silence et on voit s'élever d'un ravin un nuage blanc plein d'innocence et de candeur qui annonce l'arrivée de la rafale. Les escadrilles passent et repassent en ronronnant. Parfois un des avions paraît pondre un œuf, et cette fois on voit d'abord la colonne de fumée noire, puis on entend la série précipitée des explosions, plus brutales, comme si on frappait avec impatience une porte qu'on refuse d'ouvrir.

9 heures. — A la jumelle nous essayons de suivre une opération d'infanterie. Nous sommes à 400 ou 500 mètres au plus, mais déjà le soleil est si violent qu'il blanchit les contours et efface les reliefs. Cependant il apparaît que l'attaque tourne court.

10 heures. — C'est à présent l'autre parti qui contre-attaque. Le front est si contourné qu'un profane devinerait mal s'il s'agit de nationalistes ou de leurs adversaires. Mais aussitôt on voit apparaître dans le ciel des escadrilles d'avions qui, se relayant sans cesse, bombardent les carrefours des routes et mitraillent en rase-mottes d'invisibles adversaires. A ce signe on reconnaît l'attaque franquiste, les républicains n'étant appuyés apparemment d'aucune aviation. Dans le ciel la défense contre avions multiplie les barrages. On voit naître et s'arrondir, sans rapport immédiat avec l'explosion des départs, de petits nuages blanchâtres et rebondis, comme si on tirait en plein jour un feu d'artifice inutile.

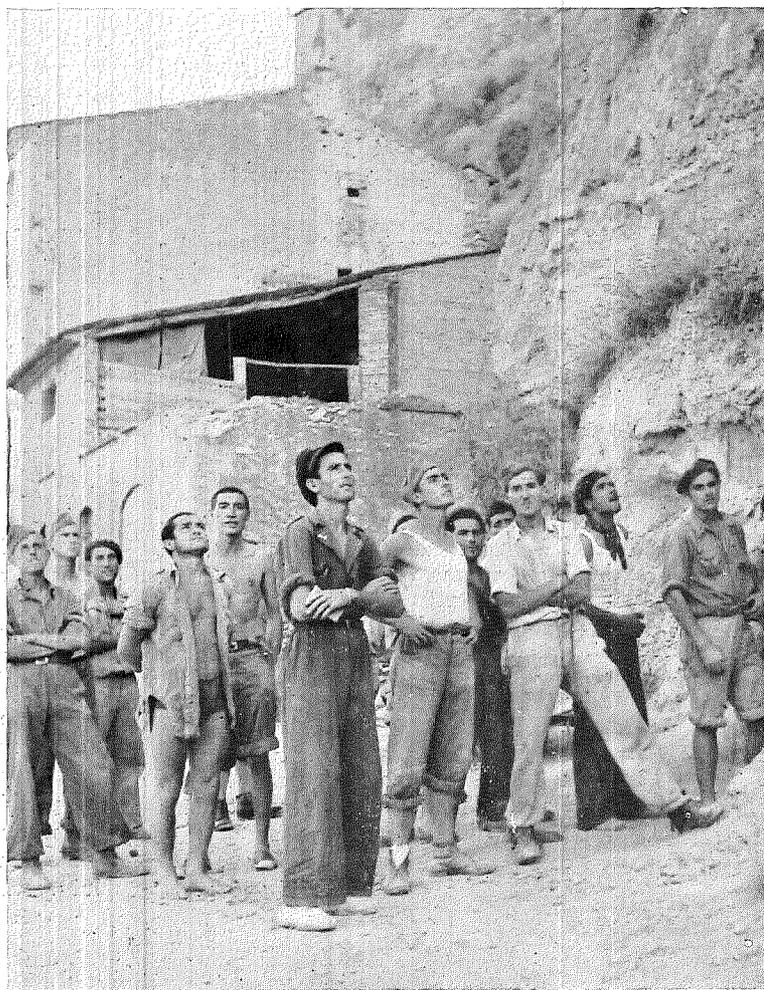
Inutile aussi apparaît le tir, et les avions dans leur calme hâte semblent ne pas s'en soucier. Mais aussi inutile l'attaque de l'infanterie. Les positions paraissent fixées, les armes automatiques en place et braquées en feux croisés sur toute l'étendue du secteur. De part et d'autre on ne gagne pas un olivier.

Midi. — Un tonnerre s'abat sur Corbera. Des maisons en torchis jetées à bas plus par le déplacement d'air que par les obus obstruent définitivement le chemin. Elles y ont simplement entassé leurs façades, découvrant derrière la déchirure le spectacle désormais classique et toujours navrant des chambres coupées en deux, les lits en équilibre sur des moitiés de planchers et les portraits de famille accrochés en plein vent sur du papier de tenture déteint, au-dessus d'un monceau de plâtras.

Il faut passer à pied à travers les décombres. L'artillerie intensifie son tir. Les rafales se répondent, soulevant des nuages de poussière aveuglante. La chaleur est intense. Les lointains vacillent dans la torpeur d'un été impitoyable. Dans le seul coin d'ombre du secteur, visé par lui depuis un moment, l'un de nous s'arrête un instant. Les autres l'attendent. Bien leur en prend, car à ce moment un obus pulvérise la voiture, que nous allions rejoindre à quelques dizaines de mètres.

13 heures. — L'artillerie bat la route.

Il faut avancer avec prudence en observant les allongements et les raccourcissements de tir. Et l'aviation ne cesse de passer et repasser, attentive aux moindres mouvements à terre, obligeant à ne marcher que sous abri et sans



Pendant les bombardements de Mora de Ebre : les soldats au repos guettent les appareils dont on entend les bruits de moteur.

courir, tandis que par ailleurs les éclatements de 105 nous talonnent.

15 heures. — On espère un peu de repos sous les oliviers du poste de secours. En vain. Une escadrille passe à quelques centaines de mètres. Elle va, vient, revient, disparaît. On guette le bruit du moteur, qui augmente, s'éloigne, devient plus grave. Soudain deux avions surgissent brusquement et lâchent leurs bombes. Fracas. Fumée. Cris. On se relève. D'instinct on va vers les autres hommes. On s'attroupe. Alors le troisième avion, qui attendait cette occasion, arrive à son tour et lâche ses bombes. Un dépôt d'essence a été atteint. Des soldats arrivent, horriblement brûlés et saignants.

16 h. 30. — Les ambulances, profitant d'une apparente accalmie, s'élancent sur la route de Mora. Au carrefour de la route d'Asco, les conducteurs augmentent la vitesse. Le carrefour est constamment bombardé. Un entonnoir énorme mord sur la chaussée. Deux voitures incendiées en marquent les frontières. A l'intérieur de l'une d'elles, quatre cadavres déchiquetés, ouverts, recroquevillés, avec de hideux rictus. L'odeur de pourriture qui s'en dégage serre la gorge.

17 h. 30. — Un village au bord de l'Ebre. Les blessés sont pansés dans le refuge naturel où est installé le poste. Une escadrille paraît s'éloigner dans la direction du pont de Flix. On n'entend plus aucun bruit de moteur dans le ciel. Rapidement on transporte les blessés dans des barques qui les attendent au bord du fleuve. A pleines rames on leur fait passer l'eau. De l'autre côté il y a, abritées dans la verdure, quelques maisons qu'on a transformées en hôpital.

Dès la nuit, les blessés seront transportés jusqu'au train sanitaire. Les voitures sont abritées sous des arbres. On installe les brancards. Soudain, bondissant comme s'ils étaient demeurés cachés derrière les toits du village, cinq avions se précipitent. A faible hauteur, à coup sûr, ils jettent leurs bombes. Tout tremble, tout explose, tout jaillit dans une fumée noire opaque. Elle se dissipe tandis que des silhouettes s'agitent. On entend hurler des ordres. Les ambulances sont criblées d'éclats, les pneus éclatés, les moteurs en bouillie. Des blessés, qui s'étaient tus, crient. Ils ont été à nouveau blessés. Près de sa voiture gît le cadavre d'un chauffeur décapité. On le fouille. Sur son livret les éclats de bombe ont déchiré son nom. Nul ne le connaît. C'est un nouveau. Pour l'identifier on cherche sa tête. Deux hommes battent les allées du jardin et les fourrés au bord du fleuve, comme s'ils cherchaient quelque objet perdu. On ne retrouve pas la tête égarée. Il faudra faire un rapport à la division pour ce mort obstinément anonyme.

18 heures. — Les avions de nouveau. De nouveau la débandade, le fracas des bombes, la fumée, les cris, les blessés, les morts.

18 h. 30. — Les avions.

19 heures. — Les avions.

20 heures. — Les avions.

21 h. 30. — La nuit tombe.

Un calme étrange envahit soudain ce beau paysage. Le reflet du fleuve blanchit à sa courbe. La montagne, qui était rose, s'enfonce dans un bleu de plus en plus sombre. Près d'une île, une série de silhouettes menues se hâtent. Un berger vient faire boire ses chèvres. L'air est doux. Une grande fraîcheur vient des arbustes. Paysage classique de loisirs, de vacances, de paix...

Au bord du fleuve une âcre odeur de sang se mêle aux lourds effluves de la vase piétinée. Des blessés se plaignent longuement dans l'ombre. La nuit tombe...

PHILIPPE LAMOUR.

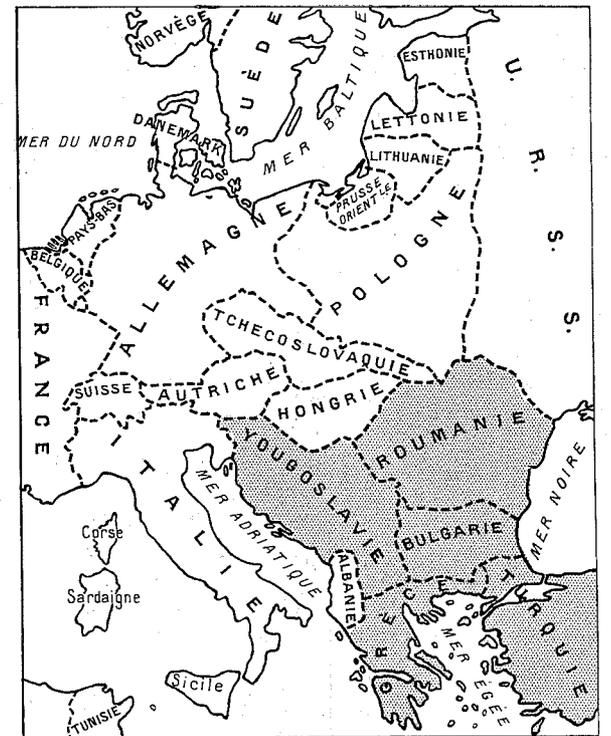
LA BULGARIE ET L'ENTENTE BALKANIQUE

FAUT-IL, au lendemain de l'accord signé le 31 juillet 1938 à Salonique entre le gouvernement bulgare et l'Entente balkanique, admettre en son intégralité cette déclaration des journaux turcs suivant laquelle « dix millions de baïonnettes balkaniques seraient prêtes désormais à défendre la paix ? » Ce serait probablement aller trop vite en besogne. Les Etats des Balkans, obligés de ménager deux groupes de grandes puissances et de louvoyer continuellement entre eux, aiment à laisser aussi longtemps que possible planer un doute sur leurs intentions véritables, intentions dont ils sont d'ailleurs susceptibles de changer. Cependant on verra une indication de premier ordre dans ce fait que Kemal Ataturk ait été lui personnellement le grand animateur de l'entente de Salonique. Or, ce glorieux réformateur de la Turquie est aujourd'hui dans les termes de la plus grande confiance et de la plus parfaite collaboration avec l'Angleterre.

La Bulgarie est désormais remise en possession de toutes ses prérogatives de puissance souveraine. L'Entente balkanique a eu enfin la sagesse d'accorder à la Bulgarie l'égalité des droits en matière d'armement, c'est-à-dire d'abolir les clauses militaires du traité de Neuilly, qui limitait l'armée bulgare à un contingent de 20.000 hommes. Reconnaissons qu'en réalité l'accord de Salonique en ce qui concerne le réarmement de la Bulgarie ne fait qu'entériner un fait depuis un certain temps déjà accompli. Mais il n'en a pas moins sa signification. On peut soutenir, nous le savons bien, que par l'accord de Salonique la Bulgarie n'a point positivement adhéré à l'Entente balkanique. Un grand fait demeure : l'acte de Salonique du 31 juillet atténue ces divisions balkaniques dont avait besoin le peuple conquérant, qui s'est fait un programme de se frayer une voie de domination le long du Danube jusqu'à la mer Noire. Après l'annexion de l'Autriche par le Reich, après le début de la pression redoutable subie par la Tchécoslovaquie, l'alarme s'est répandue parmi toutes les puissances riveraines du grand fleuve. Tout en observant à l'égard du Reich une attitude de déférence, elles ont songé de plus en plus à sauvegarder l'avenir, en faisant bloc.

Tout se passe maintenant comme si les quatre Etats formant jusqu'à présent l'Entente balkanique : la Yougoslavie, la Roumanie, la Grèce et la Turquie, s'étaient concertés. Tout se passe comme s'ils s'étaient dit que l'abstention de la Bulgarie formait dans leur système une lacune dangereuse. Pouvaient-ils savoir si, humiliée, privée de ses droits souverains, la Bulgarie ne finirait point à la longue par vouloir se venger ? Il était bien plus simple, plus juste aussi, de lui rendre la liberté, tout en faisant appel chez elle au sentiment de la solidarité balkanique, une solidarité déjà affirmée d'ailleurs par le traité yougoslave-bulgare de janvier 1937. Ce traité mettant un terme à la rivalité fratricide de deux peuples dont le caractère également vaillant est bien connu tendait à constituer une force à laquelle, certes, nul ne se heurterait impunément.

A l'origine, le pacte balkanique ne se proposait pas seulement de perpétuer dans la péninsule les frontières existantes. Il constituait aussi, éventuellement, une ligue destinée à s'opposer à toute intrusion, à toute tentative de pression opérée par l'une ou l'autre des grandes puissances voisines. Les Balkaniques aux Balkaniques : telle était l'idée maîtresse qui lui servait d'inspiration. Et il y a gros à



Le groupement de l'Entente balkanique.

parier que c'est cette même idée qui ramène aujourd'hui les Bulgares dans le giron de la ligue balkanique. Si la politique d'apparence pro-allemande est exécutée en Yougoslavie ainsi qu'en Roumanie par l'immense majorité du peuple, ajoutons que la démocratie paysanne bulgare s'est de plus en plus inquiétée des menées dominatrices allemandes poursuivies chez elle sur le plan économique.

Quoi qu'il en soit, et à supposer que la Bulgarie finisse par adhérer définitivement à la ligue balkanique, on se trouverait alors en présence d'un bloc de 60 millions d'êtres, pouvant mobiliser 5 millions de soldats.

D'autre part, trois autres puissances, de la manière la plus évidente, sont aussi menacées par le pangermanisme : la Pologne, la Tchécoslovaquie et la Hongrie. Elles ont à elles trois 55 millions d'habitants pouvant fournir près de 4 millions de soldats. Sans même mettre en cause la Russie, sans parler de l'Entente anglo-française, on voit qu'il existe par surcroît 100 millions d'Européens qui, à condition d'avoir su préalablement s'unir, auraient toutes les chances de s'opposer efficacement aux entreprises d'un conquérant. Mais il y a encore beaucoup à faire avant que cette entente générale puisse être considérée comme réalisée. La Pologne, en particulier, poursuit une politique énigmatique.

Qu'un grand mouvement de reconstitution, de resserrement, de perfectionnement s'opère actuellement parmi les peuples de l'Est de l'Europe, c'est ce dont témoignent encore les dispositions libérales que la Roumanie se propose pour le moment d'adopter à l'égard de ses diverses minorités : celles-ci comptent un million de Hongrois, 600.000 Allemands, près d'un million de Juifs, sans compter des Russes, des Ruthènes, des Bulgares, des Turcs.

Rien ne serait plus facile que de pacifier définitivement l'Europe à condition d'en banir l'esprit de lutte pour l'obtention de la première place. Poser en principe que tous les Européens se valent, dire qu'il ne saurait y avoir parmi eux de race « supérieure » se faisant un argument de sa prétendue supériorité pour préparer l'asservissement de ses voisins, ce serait en définitive appliquer la formule du pape. Et, si celle-ci n'est point réalisable, les Balkaniques ont alors bien raison de se dire que seule l'union fait la force.

LUDOVIC NAUDEAU.